

gemens. Elle fit jouir son mari d'un bonheur inaltérable, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château; Suzette, la principale fermière; et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vînt passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale; enfin elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Sœurs de lait*.

---

## LE JOURNAL DES MODES.

---

LA mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie. C'est sur les femmes surtout qu'elle exerce le plus particulièrement sa puissance. Avec ces mots : « *C'est la mode* », on répond à toutes les objections; on légitime toutes les extravagances : et l'on se croit à l'abri du reproche et de la critique, toutes les fois qu'on peut dire : « *C'est la mode.* »

Emma, fille de M. de Linval, administrateur des domaines, était une des esclaves les plus soumises de cette divinité qui fait le charme et le tourment des belles. Il ne paraissait pas

dans Paris la moindre nouveauté, qu'aussitôt l'élégante Emma ne s'empressât de l'adopter. Jeune et jolie, pleine d'aisance dans ses manières, et d'une taille enchanteresse, elle donnait à tout ce qu'elle portait, une grâce si parfaite, que les choses même les plus extraordinaires lui allaient à ravir, et semblaient n'avoir été inventées que pour elle.

La fortune et la tendresse aveugle de M. de Linval procuraient à la jeune demoiselle tous les moyens de satisfaire ses desirs. Aussi dans les cercles la regardait-on comme l'observatrice la plus fidèle de tout ce que la mode pouvait créer : la mise, la chaussure, la couleur et la forme des vêtemens, et jusqu'au plus petit chiffon qui composait sa toilette, tout en elle était remarquable. Les jeunes personnes de son âge la prenaient pour modèle, et

s'empressaient à l'envi d'imiter toutes les modes qu'à peine elle avait commencé à suivre, ou qu'il lui plaisait d'inventer.

Tant de gloire et de renommée flattaient la vanité d'Emma. Elle se croyait un personnage très-important, se regardait comme l'oracle du bon goût. Entraînée dans un riche magasin de soieries, elle tranchait, commandait en souveraine, faisait déplier cent pièces d'étoffes avant de se déterminer à former un choix, trouvait détestable ce qu'il y avait de plus beau, et finissait par s'arrêter aux marchandises de rebut, mais qui lui semblaient préférables par leur bigarrure et leur singularité.

Entraînée dans une des boutiques de modes les mieux assorties du Palais-Royal, elle essayait vingt chapeaux l'un après l'autre, n'en trouvait pas

un seul qui lui convînt; en commandait un nouveau, composé de plusieurs douzaines d'aunes de ruban, garnies de tulle, et ombragées de différentes plumes, recommandant expressément qu'on ne le fit voir à personne, et surtout qu'il fût prêt le plus promptement possible.

Dès le lendemain elle revenait, et trouvait affreux le même chapeau qui la veille était l'objet de ses désirs. La marchande lui faisait en vain observer qu'il était absolument conforme à ses ordres : « Je ne nie pas que je l'aie commandé, répondait Emma du bout des lèvres, et n'articulant ces mots qu'à moitié; mais, en fait de chapeaux, je ne veux porter que ceux qui me plaisent le plus. — J'aurai pourtant l'honneur d'assurer à mademoiselle que celui-ci lui sied..... — Horriblement; je m'y connais, vous le savez; et, quoique

jeune encore, j'ai déjà plus essayé de chapeaux que vous n'en avez faits. — Je demande mille pardons à mademoiselle : mais si elle voulait se donner la peine d'examiner celui-ci... — Eh non ! vous dis-je : la couleur amarante ne va pas du tout à une blonde, qui naturellement a l'air doux, le regard timide et modeste. — Mademoiselle préférerait-elle le lilas ? — Le lilas..... c'est bien fade. — Le bleu-lapis ? — Eh bien ! voyons le lapis.... ; mais c'est si commun ! avant-hier au bal des Etrangers une de mes amies parut en lapis, et la demi-heure qu'elle a dansé, a suffi pour me dégoûter de la couleur. Tout bien décidé, je ne prendrai qu'un simple chapeau de paille d'Italie. — J'en ai justement de très-beaux dans mon magasin, et les ai envoyé chercher. — Vous donnerez au mien une forme tout-à-fait neuve, et jeterez sur le

côté une couple de roses. — De quelle couleur, mademoiselle? — Bleue. — Comment? — Oui, bleue : cela sera piquant ; je prétends mettre les roses bleues à la mode. — Mais mademoiselle n'ignore pas qu'il n'y a point de roses bleues, et que cette couleur.... — Sera remarquée et fera époque : c'est justement ce qu'il me faut. Nous autres élégantes n'imitons jamais, et nous nous sommes là-dessus prescrit des règles.... Eh bien ! où sont donc ces pailles d'Italie? — Je vous fais mille excuses, mademoiselle ; mais les commissionnaires sont quelquefois si lents dans leurs courses ! J'ai pourtant bien recommandé aux miens de se hâter lorsque je les ai envoyés chercher ces chapeaux..... mais les voici. »

On défait à la hâte les caisses : Emma trouve d'abord les pailles de la plus grande beauté, en pose plusieurs sur

sa tête, et leur donne mille formes différentes ; puis tout-à-coup elle les jette, et reprend avec sa nonchalance minauidière : « Tout bien considéré, ce ne sera ni la paille d'Italie, ni le lapis qui fixera mon choix, je meurs d'envie de revenir à la couleur amaranthe que vous m'aviez conseillé de prendre. — Je crois en effet que c'est ce qui va le mieux à la fraîcheur de votre teint. — Cependant ne trouvez-vous pas que cela me donne un embonpoint prodigieux ? j'ai l'air d'être grasse et jouffue comme une harengère : fi l'horreur?... Tenez, madame, je ne me sens en train de rien choisir aujourd'hui. Demain peut-être.... Non, non, après demain..... à pareille heure, entendez-vous?..... Après demain..... » En achevant ces mots, la jeune dédaigneuse sort, monte en voiture, après avoir culbuté deux immenses maga-

sins, et disant partout qu'on ne trouvait plus rien chez les marchands.

On se doute aisément d'après tous ces détails, que le tailleur d'Emma ne devait pas moins supporter de caprices et de contradictions. Je dis le tailleur, parce qu'une élégante ne peut plus déceimment dire aujourd'hui *ma couturière* : c'est un terme trop bourgeois, et qui sent les petites gens. Cependant le prétendu tailleur de notre observatrice de la mode n'était autre qu'une ancienne femme-de-chambre de sa mère, qui faisait des robes pour un grand nombre de femmes de la cour : ce qui n'avait pas peu contribué à lui faire conserver Emma au nombre de ses pratiques. Cette couturière adroite et rusée se donnait bien de garde de faire la moindre observation, et se prêtait à toutes les extravagances et même aux désavantages de la mode. Tantôt

elle apportait à Emma une robe dont la longueur était extraordinaire : puis tout-à-coup une autre très-courte qui ne descendait tout au plus qu'à huit pouces au-dessus du talon. Une autre fois c'était un vêtement à manches très-serrées et ne couvrant qu'à peine la moitié de l'épaule ; peu de jours après paraissaient d'autres manches énormes, tombant jusqu'au bout des doigts, et d'une largeur prodigieuse ; mais ce qu'on observait régulièrement, ce qu'Emma recommandait par-dessus toutes choses, c'était de donner à chaque vêtement le moins d'ampleur possible ; il fallait que la robe la plus riche fût collée sur le corps, et ne formât qu'un sac étroit qui, bridant sans cesse, empêchait l'élégante qui s'y trouvait emprisonnée, de faire le moindre mouvement sans déchirer l'étoffe, ou faire partir les coutures : il fallait enfin

que ces robes délicieuses fussent encore plus décolletées par derrière que par devant, de manière à faire apercevoir au moins la moitié de l'épine du dos et le jeu continuel des omo-plates ; mais, pour jouir de tous ces rares avantages et pouvoir atteindre à cette sublimité du bon goût, il était indispensable d'avoir une chemise sans manches ; et l'on ne pouvait se permettre tout au plus qu'une petite jupe de dessous en batiste ; on avait, par ce moyen, les bras nus jusqu'aux épaules, les reins très-peu couverts, la poitrine continuellement exposée à l'air, et gonflée au moyen d'un corset mécanique qui serrait le bas de la taille, à empêcher la respiration. On était au supplice, à la vérité ; on ne pouvait se tourner que d'une pièce ; et si par malheur on laissait tomber son mouchoir qu'il fallait tenir à la main

faute de poche, impossible de le ramasser.... ; mais on avait la jouissance de dire : « *C'est la mode !* »

Le plus grand inconvénient de toutes ces extravagances était la perte de la santé. Le moyen qu'une femme, dont les organes sont si délicats, puisse résister pendant l'hiver, et dans le climat que nous habitons, à recevoir toutes les impressions du froid et de l'humidité ? C'est surtout à la sortie du spectacle et des grandes réunions que passant tout-à-coup d'une chaleur concentrée à une température glaciale, ces malheureuses victimes de la mode payent cher leur imprudente nudité. Que de jeunes mères de famille, que d'uniques héritières, le charme et l'espoir de leurs parens, que de femmes, célèbres par leurs talens et leur beauté, l'on a vues payer de leur vie la funeste prérogative de briller un instant,

de fixer les regards d'un public insensé, d'étaler en un mot une mode nouvelle!

Emma ne fut pas plus à l'abri que les autres des effets inévitables de cette dangereuse manie : plusieurs transpirations supprimées, quelques rhumes dégénérés en catarrhes, et surtout une nudité presque continuelle, attaquèrent sa poitrine, au point que tout fit craindre pour ses jours. M. de Linval reconnut alors, mais trop tard, sa trop grande condescendance aux caprices de sa fille, qui bientôt se repentit elle-même de son culte trop constant pour la nouveauté, en voyant ses beaux bras se dessécher, ses yeux charmans perdre leur éclat et leur vivacité, son teint de rose pâlir, son enjouement se changer en une tristesse invincible, et ses forces diminuer chaque jour. Oh ! combien elle

regretta d'avoir aussi cruellement abusé de tous les dons que lui avait faits la nature ! combien elle maudit la mode, et s'étonna de l'empire absolu qu'elle exerce ! combien surtout elle fit à son père de reproches déchirans ! Car telle est l'injustice des enfans, que souvent ils font un crime à leurs parens de leur excès de tendresse.

Cependant les soins multipliés et les secours de l'art apportèrent un adoucissement aux maux cruels qu'éprouvait Emma et finirent par écarter, au bout de quelque temps, les dangers qui menaçaient ses jours. Mais il resta à la jeune convalescente une faiblesse de poitrine qui exigea les plus grandes précautions. On proscrivit donc les chemises sans manches, les robes décolletées, et tout ce que la mode pouvait inventer : on les remplaça par une bonne douillette four-

rée, par des chemises de percale à longues manches, et un bon jupon de dessous en laine tricotée. On couvrit sa tête d'un chapeau de velours, et on substitua aux minces chaussures de taffetas ou de satin blanc, des souliers à double couture ou des brodequins assez forts pour préserver du froid et de l'humidité.

Peu à peu la convalescente reprit sa force première; son embonpoint revint; la fraîcheur naturelle de son teint reparut et en dissipa l'extrême pâleur; ses jolis yeux reprirent leur expression, leur vivacité; enfin la belle Emma redevint telle qu'elle était avant la longue maladie qu'elle avait éprouvée.

On oublie aisément en bonne santé les promesses que les souffrances nous ont fait faire. Emma, brillante de force et de fraîcheur, ne put résister entiè-

rement aux attraits de la mode; et sans en être l'esclave aussi fidèle qu'autrefois, elle ne laissait pas de lui rendre quelques hommages. D'abord le chapeau de velours fut supprimé: il était trop lourd, et surtout couvrait entièrement la figure. Ensuite on quitta les souliers à double couture: ils blessaient les pieds, ils auraient fini par donner des cors. Enfin on se débarrassa de la douillette fourrée: le printemps, qui commençait, la rendait assommante; mais la raison véritable, c'est qu'elle cachait l'élégance de la taille et les plus beaux bras du monde.

Insensiblement la mode reprit en partie son empire; et lorsque M. de Linval faisait à sa fille des remontrances sur ses nouvelles fantaisies, et lui rappelait à ce sujet les reproches pénibles qu'elle n'avait cessé de lui faire pendant sa maladie, Emma, se jetant à

son cou et lui fermant la bouche par un baiser, lui disait : « Tant que je fus convalescente, mon bon petit père, j'ai suivi exactement tout ce que tu m'as prescrit; je me suis imposé toutes les privations que tu m'as ordonnées; mais à présent que j'ai recouvré ma santé, permets-moi d'en user un peu sans l'exposer. Depuis trois mois il a paru dans Paris des modes célestes, et je les ai laissé passer sans leur rendre hommage. Il est bien juste que tu m'accordes quelque dédommagement. — J'y consens, répondit le père trop confiant et trop tendre; mais songe à tous les dangers que tu as courus, aux tourmens, aux chagrins dont ils m'ont accablé; songe enfin à ta conservation : c'est te demander de songer à la mienne. »

Le printemps et l'été se passèrent sans que la jeune élégante, qui sou-

vent prouvait son penchant irrésistible pour la mode, se repentit aucunement des fréquentes imprudences qu'elle commettait à l'insçu de son père, soit pour découvrir une chute de cou ravissante, soit pour dessiner les contours et la grâce d'une taille enchanteresse; mais au commencement de l'automne, Emma fut encore atteinte d'une douleur de poitrine, qui, sans être inquiétante, exigea néanmoins de nouvelles précautions. On regarda comme dangereux pour elle de passer à Paris l'hiver qui approchait : les médecins consultés furent d'avis qu'il serait sage de lui faire supporter cette saison rigoureuse dans le midi de la France.

M. de Linval avait précisément un frère établi à Beaucaire : c'était un des plus riches négocians de cette ville. Il proposa à sa fille d'aller passer chez son oncle toute la mauvaise saison,